

La préservation du passé et des cultures immigrantes dans les musées : une définition du patrimoine à repenser

Jean-François Leclerc

Muzéum Expert-conseil - Montréal, Québec (Canada)

La représentativité est devenue un enjeu qui engage les institutions muséales autant qu'il peut les inquiéter en raison de la diversité des groupes, des acteurs, des communautés et des nations qui revendiquent leur place dans les collections et les activités muséales. Si ces demandes sociales mettent les musées au défi, c'est aussi dans leur définition du patrimoine. Comme l'illustre l'évolution des pratiques touchant le patrimoine des Premières nations, décoloniser le musée, c'est reconnaître les diverses significations et messages matériels et immatériels que portent les objets. Mon expérience au Centre d'histoire de Montréal dans la mise en valeur de la mémoire et de l'histoire immigrantes (Leclerc, 2010), (Leclerc & Pires, 2003), (Leclerc & Charlebois, 2017) me convainc que la communauté muséale gagne à accepter cette redéfinition, tout en établissant clairement ses limites.

Dans les musées québécois, la question du patrimoine immigrant n'est pas nouvelle (Guzin Lukić, 2005), mais elle ne semble pas avoir fait l'objet d'actions structurées, même à Montréal, importante porte d'entrée et d'intégration des immigrants. De plus, comme dans d'autres nations, la perception de l'immigration fluctue (Leclerc 2017), les débats à ce sujet n'ayant jamais cessé depuis plus d'une décennie. (Bouchard & Taylor 2008), (Boily, 2012), (Lefebvre & St-Laurent dir., 2018).

Le patrimoine immigrant, de la maison au musée

Dans une remarquable étude sur le patrimoine de la communauté arménienne du Québec, Marie-Blanche Fourcade (2011) a bien décrit leur perception de ce qui est patrimonial, probablement commune à de nombreux groupes issus de l'immigration. Pour cette communauté, en effet, le patrimoine se construit d'abord dans l'espace privé. S'inspirant des travaux du sociologue Henri Lefebvre, Fourcade observe un phénomène que nous vivons tous, chacun chez soi, sans en être toujours conscients : à divers degrés, notre espace domestique est le

1. À titre d'historien, de muséologue et de directeur de cette institution de la Ville de Montréal de 1996 à 2018.

théâtre où se construisent nos représentations biographiques et mémorielles, où s'exprime notre identité, ou du moins, celle à laquelle nous aspirons. Comme le mentionne Fourcade (2011): « La maison devient un lieu d'exemplarité dans lequel l'appartenance est entretenue et perpétuée par la mise en place de l'habitus, par l'inscription dans une histoire et une géographie qui en appellent à l'origine. ». Dans le cas des migrants internationaux, comme l'avait décrit Lefebvre pour les migrants de l'intérieur, c'est aussi par des représentations, des symboles et des objets disposés dans l'espace privé que ceux-ci tentent de colmater la fracture entre la vie qu'ils ont quittée et la nouvelle.

À cette observation, s'ajoute celle selon laquelle le patrimoine immigrant se définit non seulement par la valeur historique et matérielle de l'objet, mais aussi par sa valeur affective et sa capacité à maintenir de loin, le contact avec une nation, des proches, une langue, une histoire et des traditions. Ceci rejoint la constatation faite au Centre d'histoire de Montréal dans le cadre d'une activité muséale offerte depuis plus de quinze ans aux adolescents en classe d'accueil.² Comme c'est le cas de la plupart des jeunes de cet âge, c'est la capacité de l'objet à créer, maintenir ou rappeler un lien social, à les relier à la famille, à des amis désormais éloignés ou à des moments clés de leur vie qui lui donne valeur de patrimoine, qu'il soit ancien ou non, en tant que témoin matériel portant des valeurs et une mémoire qu'ils souhaitent conserver et transmettre à leurs enfants.

Collectionner ou préserver ?

Si pour diverses raisons historiques et culturelles, la culture muséale nord-américaine fut plus encline à ouvrir ses collections aux objets modestes du quotidien, au-delà de leur qualités esthétiques (Bergeron, 2010), cette pratique est entrée depuis longtemps dans les musées d'approche ethno-anthropologique, communautaire et écomuséale.

Toutefois, au Québec comme ailleurs, le collectionnement de nombreux musées d'histoire et de société fut longtemps motivé par la volonté de conserver la mémoire des traditions et de l'histoire nationale des groupes fondateurs, dans ce cas, de culture française et britannique (irlandaise, écossaise et anglaise), et des cultures autochtones. En outre, les donateurs issus de l'immigration ne cherchaient pas à afficher leur différence par le don d'objets liés à leur culture d'origine, mais plutôt à démontrer leur intégration à la société d'accueil et à ses élites.

Comme le laisse voir un coup d'œil aux collections en ligne du Québec, les objets issus de l'immigration sont encore peu représentés, même si la programmation muséale ne manque pas d'expositions et d'activités valorisant la diversité des

2. Destinée aux classes d'intégration francophones, l'activité Vous faites partie de l'histoire invite des adolescents et adolescentes immigrants de 13 à 18 ans à réfléchir à la notion de patrimoine à travers la collection du musée, puis à se lancer dans une quête de leur propre patrimoine auprès de leur famille, de le présenter devant leurs collègues et dans une exposition au musée.

origines et des cultures présentes sur le territoire. Ceci est d'autant plus préoccupant que la transmission intergénérationnelle du patrimoine immigrant peut être affectée par le processus d'intégration et par la fragilité des associations qui jouent, pour ces communautés, le rôle de nos institutions nationales. Sans oublier que les conditions et les parcours de migration et d'intégration sont beaucoup plus diversifiés que ne le laissent croire les stéréotypes entretenus par la société d'accueil (Micone 2011)³.

Au cours des dernières décennies, le concept de patrimoine s'est élargi à un point que certains le jugent excessif et ingérable pour les institutions (Le Hégarat, 2015), compte tenu des ressources disponibles. Dans le cas des communautés immigrantes, plusieurs facteurs nous incitent à proposer une démarche de préservation et de mise en valeur partagée. D'une part, le patrimoine immigrant est multiple, à la fois archivistique (souvent en langues étrangères à celles du pays d'accueil), matériel, immatériel, et même immobilier (Leclerc 2019). D'autre part, la demande d'être inclus dans les collections muséales prend aussi sa source dans le besoin d'une reconnaissance tout autant sociale, culturelle que politique de leur présence et de leur contribution à la société d'accueil. Enfin, la nature familiale, religieuse et associative de ce patrimoine peut créer une certaine résistance naturelle à céder ces objets aux institutions nationales.

Pour Marie-Blanche Fourcade (Fourcade 2011, p.263), une préservation numérique respecterait mieux la nature de ce patrimoine: « Avec l'idée d'une récolte d'empreintes plutôt que d'artefacts, il est possible de conserver une forme alternative de trace qui ne prive personne, ni les familles, ni les internautes. ». Cette mise en valeur en ligne peut aussi prendre la forme de publications, comme le fait depuis 2016 le Centre d'histoire de Montréal par son site Mémoires d'immigrations⁴ afin de stimuler la recherche, d'entrer en contact avec les porteurs de mémoire et de patrimoine, et de mieux faire connaître l'histoire à laquelle ils se rattachent. Par ailleurs, une diversité d'acteurs doit être mobilisée et réseautée, tant individuels, familiaux, associatifs, et institutionnels tels les musées, archives et bibliothèques. Une des clés du succès de ce réseau serait à mon avis de soutenir et d'accompagner professionnellement les organismes communautaires et les médiateurs issus des communautés pour leur permettre de jouer le rôle de dépositaires de première ligne, et d'intermédiaires entre leurs communautés et les institutions nationales.

En jouant un rôle actif dans cet accompagnement, en collaboration avec d'autres acteurs associatifs et institutionnels, les musées pourront mieux préciser leur

3. « La notion même de communauté italienne devient de plus en plus inapplicable dans l'espace montréalais. Des 299 660 Québécois d'origine ethnique italienne (dont 42 % d'origine mixte), au recensement de 2006, 71,5 % étaient nés sur place, tandis que la très grande majorité des autres a immigré et vit au Québec depuis au moins 30 ans. Chacun a été façonné ici par son milieu de vie ou de travail. Leur identité se décline désormais dans toutes les nuances du métissage. »

4. Voir Mémoires d'immigrations : <https://ville.montreal.qc.ca/memoiresdesmontrealais/memoires-dimmigrations>

rôle spécifique dans la préservation de ce patrimoine. Assurément, ce travail les amènera aussi à questionner et à modifier leurs critères traditionnels de sélection pour prendre en compte et documenter les multiples facettes des objets témoins de nos sociétés. Ils pourront ainsi, à leur manière, répondre à l'invitation lancée en 2008 par l'historien Gérard Bouchard et le philosophe Charles Taylor : celle d'intégrer la pluralité à la mémoire collective de tous les Québécois, tout en favorisant l'identification des communautés culturelles au passé national du Québec dans ce qu'il recèle d'universel et de singulier (Bouchard, Taylor 2008).

Références

Bergeron, Y. (2010), L'invisible objet de l'exposition dans les musées de société en Amérique du Nord, *Ethnologie française* /3 (Vol. 40), 401 à 411.

Boily, F. (2012), Retour sur la Commission Bouchard-Taylor ou les difficultés de fonder l'avenir sur le pluralisme intégrateur, *International Journal of Canadian Studies / Revue internationale d'études canadiennes*, 45-46, 219-237. Page consultée le 22 mars 2020, <http://id.erudit.org/iderudit/1009904ar>.

Bouchard, G & Taylor, C. (2008), *Fonder l'avenir : le temps de la réconciliation, Rapport de la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles*, Québec, 211-212.

Charlebois, C. & Leclerc, J.-F. (2015), Les sources orales au cœur de l'exposition muséale. L'expérience du Centre d'histoire de Montréal, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 69, 1-2, Été-Automne 2015, 99-136. Page consultée le 17 mars 2020, <https://www.erudit.org/fr/revues/haf/2015-v69-n1-2-haf02314/1034591ar/>.

Guzin Lukić, N. (2005), La représentation des immigrants dans l'espace muséal et patrimonial de Québec, *Ethnologies*, 27, 1, 223-243. Page consultée le 11 mars 2020, <https://www.erudit.org/fr/revues/ethno/2005-v27-n1-ethno1438/014028ar/>.

Fourcade, M.-B. (2011), *Habiter l'Arménie au Québec. Ethnographie d'un patrimoine en diaspora*, Presses de l'Université du Québec.

Leclerc, J.-F. & Pires, J. (2003), La mémoire et l'identité de Montréal : des repères territoriaux pour une mémoire sans frontière, *Montréal Cultures*, 3, Culture et Quartiers.

Leclerc, J.-F. (2010), Des cliniques de mémoire pour enrichir le patrimoine commun, *Nos diverses cités*, 7, 104-109.

Leclerc, J.-F., (2017), Mémoire, histoire, fleurs bleues et quelques exils, *TicArt-Toc, Diversité/Arts/Réflexion(s)*, 9, 2017, 4-71.

Leclerc, J.-F., (2019), Témoins discrets, Continuité, 159, *Patrimoine et diversité. La rencontre en héritage*, Hiver 2019, 24-26.

Lefebvre, S. & St-Laurent (dir.) (2018), *Dix ans plus tard : La Commission Bouchard-Taylor, succès ou échec?* Montréal, Québec Amérique, 2018.

Le Hégarat, T., (2015.) Un historique de la notion de patrimoine. Page consultée le 15 mars 2020, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01232019/document>.

Micone, M. (2011, 16 novembre), Italophones en sol québécois - Un parcours cahoteux, *Le Devoir*, Page consultée le 3 avril 2020, <http://www.ledevoir.com/international/europe/336180/italophones-en-sol-quebecois-un-parcours-cahoteux>.